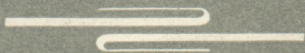


LECOMTE DU NOUY



L'AVENIR
DE
L'ESPRIT

nrf

GALLIMARD



*Ce livre est dédié
à l'un des esprits les plus puissants
et les plus clairvoyants de notre époque,
le grand physicien*

CHARLES-EUGÈNE GUYE

*Professeur Honoraire de l'Université de Genève
Membre Correspondant de l'Institut de France,
en témoignage de l'affection profonde
et de la haute et totale admiration de l'auteur.*

P L. N.

« Notre intelligence, qui s'efforce d'imiter l'Intelligence dont elle tient l'existence, compose elle-même des cieux fictifs et des mouvements fictifs ; ce sont des simulacres des vrais cieux et des vrais mouvements, et, dans ces simulacres, elle saisit la vérité comme s'ils étaient des traces laissées par l'intelligence divine du Créateur. »

Introductorium astronomicum.

LEFEVRE D'ÉTAPLES (1503)

INTRODUCTION

Dans un précédent livre ¹, j'ai étudié le problème de la Connaissance ; j'ai soumis les principales méthodes scientifiques à une critique rigoureuse et j'ai essayé de déterminer les limites entre lesquelles les conclusions extra-scientifiques que nous nous estimons en droit de tirer des résultats obtenus expérimentalement sont légitimes. J'ai tenté, en d'autres termes, de montrer la relativité des acquisitions purement intellectuelles et de leur attribuer leur place exacte dans le patrimoine humain. Accessoirement, j'ai exposé les contradictions et les difficultés auxquelles se heurte l'explication purement mécaniste de l'origine de la vie et de l'évolution.

Mais il existe un problème plus haut et plus angoissant : celui du Devenir. Lequel d'entre nous ne s'est posé les questions : où va l'humanité ? quel est son avenir ? tend-elle vers une fin ? est-il possible que toute l'intelligence humaine sombre un jour définitivement dans le néant ? et que tous les dévouements, toutes les souffrances, tous les sacri-

1. *L'Homme devant la Science*, Flammarion, Paris, 1939.

fices, tous les héroïsmes, toutes les vertus, toute la beauté n'aient été et ne seront qu'un feu de paille accidentel et inutile dont il ne restera rien, pas même des cendres ?

A cette question, le pur matérialiste a déjà répondu par l'affirmative, et nul ne l'a fait plus éloquemment que Lord Bertrand Russell¹, mathématicien et philosophe. Mais l'éloquence n'est pas un argument, et, s'il est des branches de l'activité humaine où elle réussit à en tenir lieu, sa valeur, dans le domaine scientifique, est nulle.

A tort ou à raison, il m'a semblé que si ce problème n'est manifestement pas soluble, dans l'état actuel de nos connaissances, par des méthodes et des raisonnements scientifiques, il ne serait néanmoins pas sans intérêt de le traiter comme s'il l'était, chose qui, je crois, n'a pas été tentée sérieusement depuis les bouleversements qu'a subis la science dans ces vingt dernières années. Les raisons de cette carence sont variées. Parmi les brillants hommes de science de notre époque et de notre pays, le plus grand nombre n'a matériellement pas eu le temps de se consacrer à cette tâche. D'autres ne conçoivent pas l'intérêt d'une telle étude, ou blâment l'application des méthodes scientifiques à tout problème qui n'est pas spécifiquement scientifique : on ne pourrait que les approuver s'ils n'avaient souvent fait eux-mêmes des exceptions en faveur de problèmes particuliers. D'autres encore ne sont pas libres et appréhendent des sanctions qui, pour n'être pas juridiques, n'en sont pas moins redoutables.

Pour ma part, je ne vois pas d'autre méthode qui soit applicable. D'abord parce que l'argument d'autorité a perdu sa force persuasive depuis que l'on a

1. Voir *L'Homme devant la Science* p. 223, note.

fait croire aux gens qu'ils étaient tous capables de raisonner et de juger sainement ; ensuite parce que la méthode scientifique est, pour ceux qui sont réellement aptes à raisonner et qui possèdent la culture nécessaire, la seule satisfaisante au stade actuel du développement du cerveau humain.

J'entends par là que si la méthode scientifique — je prends ce terme dans son sens le plus large — me paraît s'imposer aujourd'hui, cela ne signifie pas qu'elle ait toujours été, ni qu'elle sera toujours la plus efficace. Le cerveau est doué de propriétés merveilleuses et très mal connues qui ont peut-être, à d'autres époques, sous d'autres cieux, atteint un développement auquel le climat de notre civilisation actuelle n'est pas propice. Personne ne peut affirmer aujourd'hui que l'évolution ne ramènera pas un jour des conditions où le rationalisme, qui nous est si naturel et si cher, semblera aussi démodé que la logique formelle du moyen âge. Ne voit-on pas déjà de jeunes théoriciens de la physique essayer d'introduire de plus en plus systématiquement l'intuition dans leurs raisonnements¹ ?

La force et le prestige de l'argumentation scientifique reposent sur sa rigueur, sa clarté et sur la confiance en les événements qui lui servent de base : les faits scientifiquement observés, ou si l'on préfère, les faits honnêtement contrôlés et, autant que possible, répétables. Mais le nombre de gens sachant les réunir, et capables, après les avoir critiqués, d'en tirer des conclusions légitimes au moyen d'un raisonnement logique basé sur l'ensemble de toutes les expériences antérieures, personnelles ou non, est extrêmement restreint. Un tel travail n'est d'ail-

1. Jean-Louis Destouches, en particulier, qui se rapproche, à ce point de vue, d'un esprit philosophique des plus originaux et distingués, le professeur Gonseth, de Zurich.

leurs pas toujours aveuglément accepté par leurs confrères. Ceux-ci soumettent généralement les expériences à un contrôle sérieux et s'efforcent de trouver un point faible dans le raisonnement. Quand ils échouent, quand les observations et les expériences ont victorieusement subi l'épreuve, et quand il ne s'agit pas d'un travail risquant de leur porter ombrage où d'infirmer leurs propres travaux, ils lui accordent parfois droit de cité. L'ensemble de ces facteurs, on en conviendra, suffit à conférer aux faits et aux conclusions scientifiques une valeur incontestable.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on répond souvent à des questions embarrassantes par cette phrase qui clôt définitivement la discussion : « D'ailleurs, cela a été prouvé scientifiquement. » Comme il arrive en général que cet argument s'échange entre deux interlocuteurs qui n'ont guère plus de culture scientifique l'un que l'autre, il est clair que le premier des deux qui s'en sert triomphe facilement, sinon loyalement. En jargon sportif, c'est ce qu'on appellerait « un coup bas ».

Il semble donc que, si l'on veut examiner à notre époque, sans parti pris, sans passion et sans mauvaise foi, les graves questions que nous posions au début de ce livre, on soit autorisé à le faire à la lumière de la science moderne. Il n'est pas douteux, nous l'avons dit, que ces problèmes, ainsi que celui de l'avenir de l'esprit, ne peuvent être résolus complètement aujourd'hui. Mais il n'est pas moins certain qu'il est bon, de temps en temps, de faire le point et de confronter les incertitudes de l'homme avec ses certitudes. La vie intérieure de l'être humain comporte une part sentimentale en général beaucoup plus importante que la part rationnelle. La première est la source de presque toutes ses

joies, de tous ses chagrins et de toutes ses angoisses. La seconde ne lui apporte que des satisfactions, quelques joies, et peu de déceptions. N'est-il pas logique d'essayer de faire contribuer la raison au soulagement des inquiétudes de tous ceux qui, n'ayant ni la consolation de la foi ni la connaissance des sciences, ne savent de quel côté se tourner et se sentent abandonnés de tous ? La science aboutit à satisfaire partiellement notre curiosité intellectuelle, à accroître notre confort, à diminuer nos souffrances physiques et à nous détruire de façon rapide. On lui demande aussi de nous fournir les bases de notre philosophie. Ne peut-elle encore nous donner quelques éléments d'espoir ?

La réaction intellectuelle de l'homme s'exprime ou bien par : *je crois*, ou bien par : *je comprends*. Nous avons vu ¹ les restrictions qu'il faut apporter à la signification de ce dernier terme. Nous avons montré la part de foi inconsciente qui s'y mêle. On *croit* comprendre plutôt qu'on ne comprend réellement et cela suffit à satisfaire. Si l'on ne « croit » pas en Dieu, ou en une force organisatrice intelligente, surhumaine, on « croit » en la toute-puissance de l'intelligence humaine, ce qui est une pétition de principe restreignant singulièrement cette toute-puissance.

De tout temps l'homme a cru en une sorte de continuité. Cette idée s'est affirmée au cours des premiers millénaires. A notre époque, la notion d'évolution est venue la confirmer en la rationalisant. Chaque être raisonnable répugne à la pensée de la disparition totale qu'il n'admet, à contre-cœur, que sous l'influence de son intelligence pure.

1. *L'Homme devant la Science*, pp. 31, 32, 71.

Cette intelligence ne lui a pas encore fourni de schéma acceptable compatible avec la survie. Cependant l'homme, à de rares exceptions près — je parle d'exceptions sincères — ne veut pas disparaître en entier. Depuis la plus haute antiquité, les sépultures nous prouvent qu'il a toujours prévu une sorte de persistance, avant même d'avoir conçu l'immortalité de l'âme. Depuis les tombes préhistoriques de l'époque de l'homme de Cro-Magnon jusqu'aux sépultures actuelles des Esquimaux, des Hottentots, des Indiens, nous voyons que le mort est entouré de ses objets familiers, de quelque nourriture, de ses armes, parfois de ses animaux préférés, voire de membres de sa famille, et même, on ne sait jamais, de menue monnaie. Toute pierre tombale, tout monument si simple soit-il, sans même parler des Pyramides, témoigne du désir de l'homme de ne pas être oublié et de prendre une assurance pour l'avenir. Les plus grands cerveaux du monde comme les plus humbles, ont cru en une sorte d'immortalité : Pascal, Newton, Faraday, Maxwell, Kelvin, Ampère, Pasteur, Duhem, pour citer quelques illustres disparus. « Ce culte, non de la mort mais de l'immortalité, est l'initiateur et le conservateur des religions. Dans son délire de destruction, Robespierre fait déclarer par la Convention l'existence de l'Être Suprême et le principe consolateur de l'immortalité de l'âme¹. » C'est là un trait essentiellement et uniquement humain.

Mais l'homme cultivé moyen qui n'a pas eu le temps de réfléchir profondément, que ses occupations ont empêché de lire autant qu'il l'eût souhaité, et surtout le Français, cartésien par essence,

1. Cf. Miguel de Unamuno, *Le Sentiment Tragique de la Vie*, Chap. III.

refuse parfois, tant que la mort lui paraît éloignée, d'accepter la notion d'immortalité sous la forme où on la lui présente en général, parce qu'elle ne cadre pas avec le bagage scientifique et philosophique restreint et systématiquement tronqué qui résulte de sa culture primaire et secondaire. Certains y mettent leur point d'honneur. Ils se font gloire de ne pas être « dupes » des croyances ancestrales, de s'être « affranchis ». Sans contrôle aucun, sans autre base que leur orgueil, ils choisissent l'opinion négative d'un certain groupe qui n'est pas constitué, tant s'en faut, par les hommes les plus remarquables ; ils se l'approprient sans l'approfondir, et se permettent de juger sévèrement l'attitude de la majorité des grands esprits qui ont eu la foi.

Il est toujours flatteur pour des cerveaux chétifs de croire que, dans certains domaines, ils sont plus « avancés » que ceux qui portent les noms les plus illustres. La célébrité, même celle des morts, les blesse parce qu'elle fait ressortir leur petitesse. C'est sur cette observation que repose la méthode employée par les démagogues pour asservir la foule tout en lui laissant croire qu'elle domine.

Anatole France a merveilleusement exprimé une idée analogue : « Le talent, dit-il, est ce qui se pardonne le moins. On passe aisément aux gens en vue la bassesse de l'âme et la perfidie du cœur. On souffre volontiers qu'ils soient lâches ou méchants et leur fortune même ne fait pas trop d'envieux si l'on voit qu'elle est imméritée.

« Les médiocres sont tout de suite soulevés et portés par les médiocrités environnantes qui s'honorent en eux. La gloire d'un homme ordinaire n'offense personne ; elle est plutôt une certaine flatterie au vulgaire. Mais il y a dans le talent une inso-

lence qui s'expie par les haines sourdes et les calomnies profondes. »

★
★★

Personnellement, je crois qu'il est possible d'utiliser les acquisitions de la science pour essayer de comprendre le problème du destin et du rôle de l'homme. Cette tentative ne me semble pas inutile, en ce moment surtout. Le nombre d'hommes qui, pour des raisons diverses, ne trouvent pas dans la religion les réponses qu'ils cherchent désespérément, est considérable. Or, le : « à quoi bon ? » auquel ils arrivent est cruel et dangereux. Il conduit à une destruction complète de la morale, à une régression. Il suffirait qu'ils fussent convaincus que l'évolution des êtres vivants et surtout celle de l'homme, possède un sens défini, et qu'ils peuvent individuellement jouer un rôle dans cette évolution, pour que leur attitude soit modifiée.

C'est un des buts que se sont proposés les religions. Malheureusement, elles n'ont pas toujours réussi. S'il est vrai que notre civilisation soit essentiellement chrétienne, et qu'ainsi nous ayons contracté envers la religion chrétienne originelle une immense dette de reconnaissance, il n'est pas douteux non plus que, depuis un siècle, notre dette ne s'est pas accrue. « On ne peut pas dire, lisait-on dans l'éditorial de *Fortune*, une grande revue américaine, en janvier 1940, sous le titre « La Lumière qui s'est éteinte » (*The Light that has failed*) que cette période (la nôtre), caractérisée par le plus grand progrès matériel que l'homme ait jamais accompli, soit caractérisée d'autre part par un progrès spirituel équivalent. On ne peut pas dire

que l'Eglise ait brillamment triomphé des problèmes nouveau-nés de la révolution industrielle. On pourrait même soutenir le contraire, à savoir que l'Eglise s'est montrée incapable d'interpréter et d'enseigner sa doctrine efficacement dans ces conditions, et qu'il en est résulté une dépréciation des valeurs spirituelles et une ascension du matérialisme en tant que doctrine de la vie¹.

« Nous assistons donc au spectacle étrange d'une nation qui, dans une mesure imparfaite, mais néanmoins considérable, pratique le christianisme sans y croire. Elle pratique le christianisme parce que les enseignements de l'Eglise ont été incorporés à sa culture ; mais elle n'y croit plus parce qu'ils ne sont plus présentés de façon acceptable ni convaincante. L'autorité chrétienne (*Christian leadership*) en Amérique, a passé des mains de l'Eglise dans celles des laïcs actifs et pratiques, les hommes d'Etat et les pédagogues, les journalistes, les hommes de science et les grands hommes d'action. Et ceci revient à dire qu'il n'y a plus de véritable autorité chrétienne. En conséquence, l'avenir du christianisme et des doctrines politiques et sociales qui en découlent est en danger.

« ... Pour que l'humanité progresse, elle doit avoir foi en certaines valeurs spirituelles absolues, ou, tout au moins, être convaincue qu'elles existent. L'Eglise, qui enseigne et interprète ces valeurs, est la gardienne de notre Foi. En tant qu'hommes, nous n'avons pas l'impression que notre foi soit défendue.

« A l'appui de cette critique, on trouverait de nombreux exemples historiques, tels que l'attitude

1. Ceci s'applique surtout, comme ce qui suit, aux Eglises protestantes qui sont la majorité aux Etats-Unis.

de l'Eglise vis-à-vis de l'esclavage, pendant les décades qui précédèrent la guerre civile. Ni dans le Nord, ni dans le Sud l'Eglise ne défendit la doctrine, héritée de ses propres enseignements, que tous les hommes sont libres, qu'ils soient blancs ou noirs. Au lieu de cela, elle réglementa l'esclavage et ne changea d'attitude que *lorsque le public l'y contraignit*. En d'autres termes, elle ne prêchait pas une doctrine absolue, mais relative. Elle ne dirigeait pas spirituellement.

« Tant que l'Eglise prétendra enseigner des valeurs spirituelles absolues, mais en fait ne prêchera que des valeurs relatives secondaires, elle ne fera qu'accélérer le processus de désintégration. On nous demande de nous tourner vers l'Eglise pour y trouver la lumière ; mais au lieu d'y puiser l'Inspiration nous n'y entendons que l'écho de notre propre voix ¹... »

Il est bien évident que la tâche est plus difficile pour l'Eglise que pour l'homme de science qui, lui, a, Dieu merci, le droit de se tromper et en use souvent. Mais ici il faut bien s'entendre : le savant

1. Nous le répétons, ceci s'applique surtout à l'Eglise protestante qui s'est divisée en une poussière de cultes aux Etats-Unis, depuis une centaine d'années. L'Eglise n'a pas toujours été l'écho de la voix du peuple. Bien au contraire, au moyen âge, l'argument d'autorité existait seul ou à peu près. Mais cet argument, comme les méthodes coercitives qui le soutenaient, ne sont plus applicables aujourd'hui. Le problème que les religions, mais surtout le christianisme, et dans le christianisme les Eglises protestantes en particulier, doivent résoudre, est donc très délicat. Elles n'y parviendront, semble-t-il, qu'en faisant preuve d'une intransigeance absolue pour un petit nombre de principes fondamentaux du domaine spirituel et moral, et en bornant leurs activités à ces domaines qui leur appartiennent. Pour cela, il est nécessaire de se baser sur une mystique qui, sans être nouvelle, tiendra compte, dans une certaine mesure, de la forme rationnelle de l'éducation et du progrès moderne.

est autorisé à se tromper dans ses *interprétations* des faits, non dans leur observation. Ses interprétations sont humaines, personnelles. Il propose, pour expliquer l'enchaînement de certains phénomènes, une théorie qui peut rendre compte des faits pendant un certain temps, puis s'écrouler totalement le jour où *un seul* fait nouveau vient l'infirmier. Nous avons déjà exposé ce mécanisme dans un précédent livre. Mais il n'a pas le droit de se tromper dans ses observations, dans ses mesures. Les matériaux de la science, les faits scientifiquement observés inspirent donc une confiance absolue. N'y a-t-il pas, de même, derrière les interprétations humaines plus ou moins contingentes des clercs, des vérités absolues ? C'est bien là ce qu'ont toujours soutenu les religions. Ces vérités doivent donc être communes à toutes les religions, de même que les faits scientifiques sont communs à toutes les théories. Est-il impossible de concevoir l'établissement d'un lien entre certains problèmes métaphysiques, moraux et spirituels et certains faits scientifiques ?

Si l'on réussissait à établir ce trait d'union, ou tout au moins à offrir une hypothèse vraisemblable, il en résulterait peut-être quelques effets heureux. Comment sera-t-il possible d'obtenir de l'homme une attitude morale s'il est convaincu qu'il n'est qu'un élément irresponsable, statistiquement perdu dans la masse et destiné à disparaître un jour à tout jamais ? au nom de quoi lui inculquera-t-on un sens des responsabilités ? comment le perfectionner socialement ? Il est absolument certain que le jour où tous les hommes seraient arrivés à cette conclusion (l'irresponsabilité de l'individu), non seulement la civilisation s'arrêterait complètement, mais elle régresserait très rapidement, et en quelques générations nous serions ramenés à l'état de sau-

vagerie élémentaire¹. C'était d'ailleurs l'opinion de Renan à la fin de sa vie².

De quelle façon édifier une telle hypothèse au moyen des éléments que la science nous fournit aujourd'hui ? Il existe peut-être plusieurs méthodes, mais pour ma part je n'en vois qu'une : elle consiste, en premier lieu, à postuler que l'homme physique est un chaînon de l'évolution des êtres organisés qui, d'après les données expérimentales fournies par la paléobiologie en général, a commencé par des organismes extrêmement simples, probablement sans forme cellulaire et sans noyau. Ce postulat, qui considère l'homme comme partie d'un tout, est nécessaire si nous voulons rester dans le domaine scientifique et si nous prétendons utiliser les informations que la science actuelle peut nous offrir. Il est d'ailleurs conforme à l'opinion scientifique orthodoxe.

Et en second lieu, à s'élever par la pensée assez haut pour embrasser d'un seul coup d'œil les deux ou trois milliards d'années qui représentent probablement toute l'histoire de la terre. Ce chiffre sera discuté plus loin. Si l'on parvient ainsi à se faire une idée de la forme des courbes représentant schématiquement 1° l'évolution de la Terre, 2° l'évolution de la vie et 3° l'évolution de l'homme, peut-être sera-t-il possible, dans une vaste extrapolation, d'en déduire hypothétiquement, mais logiquement, si l'évolution de l'Esprit doit continuer ou non, et dans quel sens. Nous allons déve-

1. Les quelques tentatives qui ont été faites pour établir une morale sans obligation ni sanction (celle de Guyau en particulier) n'ont aucune valeur pratique. Ce sont d'agréables essais à l'usage d'une élite, et l'on chercherait vainement la trace qu'elles ont laissée.

2. Voir : Ernest Renan, préface de *L'Avenir de la Science* (1890) et *L'Homme devant la Science*, p. 246 à 253.



L'AVENIR DE LA SCIENCE

Collection dirigée par Jean Rostand

- | | |
|---|---|
| <p>1. — LE TEMPS ET LA VIE
par <i>LECOMTE DU NOÛY</i></p> <p>2. — L'ORIGINE DU CANCER
par <i>J. P. LOCKHART-MUMMERY</i></p> <p>3. — EMBRYOLOGIE
ET GÉNÉTIQUE
par <i>TH. H. MORGAN</i></p> <p>4. — LA LUTTE
CONTRE LA MORT
par <i>S. METALNIKOV</i></p> <p>5. — LA VIE SEXUELLE
ET SOCIALE DES SINGES
par <i>S. ZUCKERMANN</i></p> <p>6. — LES MÉCANISMES
DU CERVEAU
par <i>JEAN LHERMITTE</i></p> <p>7. — LA SCIENCE
DES HORMONES
par <i>R. RIVOIRE</i></p> <p>8. — LES CELLULES
EMBRYONNAIRES
par <i>RAOUL-MICHEL MAY</i></p> <p>9. — LE SIÈCLE A VENIR
par <i>C. C. FURNAS</i></p> <p>10. — LES ATOMES, LES
HOMMES ET LES ÉTOILES
par <i>ROGERS D. RUSK</i></p> <p>11. — BIOLOGIE
ET MÉDECINE
par <i>JEAN ROSTAND</i></p> <p>12. — LE NOUVEL UNIVERS
par <i>JULES SAGERET</i></p> <p>13. — DU CONNU A L'INCONNU
par <i>ANDRÉ Ste-LAGÛE</i></p> <p>14. — L'HOMME (Introduction à
l'étude de la biologie humaine)
par <i>JEAN ROSTAND</i></p> <p>15. — LE JEU, LA CHANCE
ET LES THÉORIES
SCIENTIFIQUES MODERNES
par <i>ÉMILE BOREL</i></p> <p>16. — LA PSYCHOLOGIE,
SCIENCE
DU COMPORTEMENT
par <i>PIERRE NAVILLE</i></p> <p>31. — L'HÉRÉDITÉ DES PRÉDISPOSITIONS MORBIDES
par <i>RAYMOND TURPIN</i></p> | <p>17. — LES MIGRATIONS
ANIMALES
par <i>L. CHOPARD, L. BERTIN,
J. BERLIOZ, P. LAURENT</i></p> <p>18. — DES ORCHIDÉES
A LA POMME DE TERRE
(Essai sur la symbiose)
par <i>JOSEPH MAGROU</i></p> <p>19. — BIOLOGIE
DES CHAMPIGNONS
par <i>MARIUS CHADEFAUD</i></p> <p>20. — LA FORMATION
DU SYSTÈME NERVEUX
par <i>RAOUL-MICHEL MAY</i></p> <p>21. — LA CULTURE
DES TISSUS
par <i>R.-J. GAUTHERET</i></p> <p>22. — VERS L'INFINIMENT
PETIT
par <i>ARMAND DE GRAMONT</i></p> <p>23. — LES CHANGEMENTS
DE SEXE
par <i>ÉTIENNE WOLFF</i></p> <p>24. — L'ORGANISME
EN LUTTE
CONTRE LES MICROBES
par <i>ANDRÉ BOIVIN
et ALBERT DELAUNAY</i></p> <p>25. — LES PARADOXES
DE L'INFINI
par <i>ÉMILE BOREL</i></p> <p>26. — LES OUTILS
CHEZ LES ÊTRES VIVANTS
par <i>ANDRÉE TÉTRY</i></p> <p>27. — LA SCIENCE
DES MONSTRES
par <i>ÉTIENNE WOLFF</i></p> <p>28. — L'HOMME
ET L'ÉVOLUTION
par <i>A. VANDEL</i></p> <p>29. — LE SYSTÈME
NERVEUX SYMPATHIQUE
par <i>PAUL CHAUCHARD</i></p> <p>30. — L'IMAGE DU MONDE
par <i>GABRIEL MONOD-HERZEN</i></p> |
|---|---|

SÉRIE IN-8°

- | | |
|---|--|
| <p>1. — LES FOSSILES VIVANTS
DES CAVERNES
par <i>RENÉ JEANNEL</i></p> <p>3. — AUX SOURCES DE LA CONNAISSANCE :
LA SENSATION, GUIDE DE VIE
par <i>HENRI PIÉRON</i></p> | <p>2. — LES ASPECTS INTUITIFS
DE LA MATHÉMATIQUE
par <i>GEORGES BOULIGAND</i></p> |
|---|--|

450 fr. + T. L.

Extrait de la publication